

SERGE MEITINGER

Miracle du fruit éclaté

Quelques stèles pour Paul Cézanne

Poèmes

Revue d'art et de littérature, musique

Hors série

© Serge Meitinger

Cet ensemble poétique est entièrement consacré à la peinture et aux dessins de Paul Cézanne dont il s'efforce de suivre l'évolution historique et thématique. La manière poétique, par son style d'attaque, son coloris, sa texture d'idées et de sons, s'applique à réinventer la manière picturale en son mouvement propre, tout particulièrement dans sa façon de faire exister l'espace. C'est ici un pari sur la traductibilité des arts entre eux.

MATRICIELLES

Cosmœuf

L'orbe du spasme est concentrique —
il ouvre dans la surface un espace ovoïde
la concrétion plastique d'un corps lové
dont la chair en suspension *se donne*
toute comme un jaune majuscule —
cerné par l'œil cosmique du voyeur

Coque

Pour la co-naissance des œuvres vives
concasser comme un sourd la coque de l'œuf
concerto grotesque — sans orchestre
cacophonie muette — maculaire
un coup bas sous la ligne de flottaison
l'échouage de la méduse — sans coque —

Cocon

Obombrer le sommeil à l'estompe
clair-obscur — le sac atone — le filet
utérus pour quelque naissance différée
retenue sur le bord du risque
dans le repos prématuré des œuvres mortes
émergence d'une petite agonie épeurée

Toton

Le dé traversé pour le tour
le détour — la prime arabesque
l'élan pris entre pouce et index
tout l'enjeu sur une seule volte de toupie
l'inflation du cercle caille la forme — la couleur —
jouer pour des coques de noix peintes ?

Tête

Pie mère — dure mère — méninges
membrane matricielle expulsant le fœtus
presque fini - pour une tâche infinie
semi-métaphore tautologique
et non totale métamorphose :
l'être sans tête s'entête et se tête —

Testicule

Cette olive ensachée cernée de lenteur
l'espace étranglé au ciseau des cuisses
chaudes racines — ballantes — désœuvrées
la boule la bulle la balle — abolies !
œuf semence bouche ouverte : le zéro et le fini
"période couillard" disait-il —

Cosmœil

Cerné par l'œil cosmique du voyeur
pour la co-naissance des œuvres vives
l'élan pris entre pouce et index
œuf semence bouche ouverte : le zéro et le fini
membrane matricielle expulsant le fœtus
émergence d'*une petite mort* avortée

BLESSURE / SUTURE

Auvers, vue panoramique

Comme un bon moissonneur
nouer la gerbe du village

comme un beau nom
tenir le lieu sous une seule chape

mais s'égaillent déjà
— vers l'indistinct —
les petites touches de lumière sèche

le cortège déjà défait
des formes-couleurs
dans un air raréfié

TROIS DEMEURES

*Habiter à la croisée des routes :
dans le tournant —
placé de biais dans l'enjeu des signes —*

I

La maison du pendu

Nulle sente ne mène plus
à cette maison masquée
— hors la route —

celui-là s'est pendu qui demeurerait ici
dans le désespoir de cette façade offusquée
de ce front barré d'une double allégeance —

le chaume flétri de la plus proche mesure
obère la pâte granuleuse du regard —
démarré les plans — cloisonne les lointains

— blessure de l'altérité —
comment coudre les lèvres
où l'on n'a su aimer ?

II

La maison du docteur

Au pivot du détour orienté
le profil aveugle de la simple maison
son schéma puéril
posé dans l'ascension des plans —

les ornières du chemin encaissé
les banquettes verdâtres des talus
rapatrient au banal
à un habitat sans essor —

l'air ne vibre pas
la lumière défaille —
malgré le souffle d'un arbre
— déportées par un intime exil
les choses ne coïncident pas

III

La maison du père Lacroix

Gagner sur le soleil
les instants de couleur —

l'édifice s'effrite
sous le pointillé des lueurs végétales

unité liquide de l'espace
baigné de reflets fluides

habiter où l'on ne peut demeurer
— la lumière a vaincu la forme —

La route tournante

Le soleil la lumière l'appel du chemin
la seule loi : le voyage du pays profond
fatigue — usure — poussière

la route suspendue dans le tournant
érigée sur la toile contre l'horizon
— accotée à la faille —

maçonner le mur du fond
contre la rétine
— sans espoir d'arrière-pays —

PLACE DES CHOSES

La pendule de marbre noir

Adossées au miroir
les choses sont là
doublement données —

la nappe blanche empesée
appuyée sur la roideur de ses plis
dresse la table de mémoire —

le cube — le marbre horloger
découple l'arête des formes
selon le partage du verre en fleur —

la tasse au rai noir
la résurgence du linge épais
et la conque excentrique
— aux lèvres roses et ouvertes —
voilent et dévoilent le coeur — le fruit —

ou le temps — recto-verso —
car la pendule noire
n'a pas d'aiguilles

Pommes et oranges

A l'aube du regard
chaque fruit tient sa note
dans l'écroulement des tons —

les remous de la nappe
aux cascades trop assurées
exhaussent la pâleur laiteuse des faïences
où s'échauffent des couleurs —

sur fond de ramages et damas
— malgré l'assise instable du plan —
chaque touche établit l'assiette
d'une claire architecture —

roulent et croulent pommes et oranges
selon l'apparente gravité
leur chair chaude — pleine et ronde —
comble le tact de l'oeil
en un battement de cils

l'aurore est aussi le zénith
mouvement immobile — *la fruition* —

Nature morte aux oignons

Contre un large ciel aveugle
— ce mur nu — gris-bleu et vert —
le plateau surchargé d'une table terreuse

entre le jet d'une bouteille opaque
et la chute claire de l'étoffe
à gros plis — à reflets — à surgesons
les oignons rosés aux pousses-arabesques —

l'appel du fruit à sa rondeur mature
induit un ordre diagonal :
du bouchon culminant
à la pousse la plus pâle — à l'angle de la table —
en passant par le verre déformé
déformant une tige —

sur le rebord — un couteau au manche noir
éveille sans l'accomplir
l'idée d'un contrepoint —

vie silencieuse des yeux
inaugurant une intense liberté
(malgré le petit clignement du doute
palpitant sous la fine nuance des touches)

DEUX AQUARELLES

I

Le cruchon vert

La vie du cruchon est dans le souffle —
comme une joue que creuse et gonfle l'inspiration
son flanc capte et rend la lumière
la fixe et l'offre —

l'ombre portée n'est plus un double inutile
mais un gain de consistance — de matière —

et jamais les anneaux des anses
n'ont appelé si fort
la prise ferme et caressante des doigts

II

Vêtement sur une chaise

Un vêtement vide — déjeté —
défroque presque informe
mais assise —

encore empreinte comme une peau
de la présence des muscles et des gestes —

l'affaissement retenu d'une vacance :
plis — manches — col s'objectivant pour eux-mêmes

— les choses prennent *corps* —

CHASSE SAUVAGE DU VENT D'ÉTÉ

*Il y eut un combat à l'orée de la forme
— entre jour et chair,
sur le bord du désir —*

La lutte d'amour

I

Dans la grand'roue de l'instinct, s'accouplent les
vivants, jouant deux à deux :
l'herbe jouit du vent
le nuage féconde la branche et nuance l'instant
des reflets
— la terre aime le ciel —

une horloge astronomique très exacte accorde ses
diverses heures
— un corps aime un corps —

II

Ou c'est la chasse
la rage des ventres en rut — houleux
comme des moires —
et des croupes — vastes comme celles
des centaures —
l'ardeur des reins, la ruée des masses
d'air, de lumière et de chair
disloquent le rythme —

c'est le viol perpétré par chaque force
qui persévère égoïstement dans sa forme —

Baigneurs

I

La toile est nue entre les touches
comme un petit morceau de peau —
le trapèze déchiqueté des figures debout
de dos — perforées de rayons —
prélude au bain des couleurs
— des passages —
à la blanche flottaison des ventres —

appel d'une lumière aqueuse

II

Rondeur des fruits à empaumer
la bosse de chair nourrie par la brosse —

la maturité des masses s'offre à la caresse
mais il n'y a plus d'air ni d'eau —

s'exhume comme une sécheresse
un désir pléthorique
déjà tari

III

Dans le fouillis des lignes vierges
ne pas choisir la limite
le cerne qui arrêterait la forme —

ces faisceaux noirs lient et délient
des forces —
nouant des gerbes instables
mais dressées —

tout est encore possible
bien que l'essentiel soit placé

Le grand baigneur

Debout — de face
les mains aux hanches —
et le refus des yeux baissés
comme si le visage renfrogné méditait
la gravité de la plus ferme assise :
mystère de la verticalité —

le poids de toute une chair édifié
sur les deux jambes et de larges pieds —
le corps opaque dressé
contre le jour géomètre
contre le ciel et l'air mêmes —
à l'intérieur du cerne qui accentue
les angles des coudes
la peau absorbe la lumière colorée
sans la rendre —

par quel miracle l'homme nu peut-il
se tenir debout *contre* le lieu ?

Baigneuses

I

La chair avant le choix du sexe :
jeune soldatesque au bain ou touffes
de naïades proches l'évanouissement ?

la main ne partage pas les bouffées de couleur
— sur le seuil de la vision
l'œil désembue à peine les formes
qui glissent les unes dans les autres —

tension harmonique d'un événement
sous le frottis d'un ciel improbable

II

Corps outrés
outragés en leur forme humaine
— féminine —

masses travaillées par le gros bleu
et le vert lunaire des entours

épaississements / étrécissements
— abstraits —

*"traiter la nature par le cylindre, la sphère,
le cône, le tout mis en perspective"*

— l'arbre est un pur fût cylindrique qui assoit
l'échéance des volumes

"la nature est plus en profondeur qu'en surface" —

et le chien bleu et les fruits couleur de terre
se tiennent au foyer matriciel
d'une embrasure
où la chair se soumet toute
au désir de l'espace —

III

Le clair triangle intellectuel somme
une haute frondaison
— architecture de l'air coloré vibrant
entre les choses — entre les troncs —

ocre — bleu-vert — blanc cassé -
terre de sienne

les parallèles des rives — du sol —
l'étagement des lointains
scandent la place —
et claires les baigneuses construisent
de leurs corps la forme stable
d'un élan vers la cime —

spirituelle —
la chair s'illimite
où le principe — en un geste ramassé :
l'indifférencié — le blanc — le vide —
implose
générateur —

Hymen ou le miroir nu

D'abord la lumière aveugle le guetteur
aux cent yeux —
un rêve de baignade nue flotte à l'entour
de la forme qui agace ses doigts —
le vif s'effeuille dans le lacis des lignes
inventant la caresse
et la chair des baigneurs reflète les arcanes
de l'eau où se détrempent les couleurs mêlées des
arbres — du ciel et de l'air —

tout le réel vacille dans la vacance de Midi —
des rires évanouis — touche à touche posés —
se répondent en écho
à travers les roseaux froissés —
le soleil sous les branches marbre
la peau des membres ronds et lisses —
le liseré d'une herbe blasonne un sein blanc —

entre deux épanchements de clarté
monte sur la rive la nudité d'un corps —
et son mouvement — tout juste saisi —
fait frémir les masses d'air d'une onde mouvante
qui nous donne les choses éclairées
— sans esquiver la lumière —

LE LIEU ET LE MOMENT

*Le tableau, le poème : ajuster site et lieu
sous la mouvance du temps —*

Bibémus

I

Carrière, chantier de l'être !

extraire les lignes vives
de l'obliquité des failles
selon la tectonique des blocs —

ombres bleues, ocres aplats, taches vertes
proches le rouge nourricier de la matrice

proximité du tout dans la distance
distance de l'un dans la proximité
— venue de l'éloignement-même
selon la profondeur peinte —

tenir le juste rapport
dans le bâti de l'être !

II

L'abrupt d'un surplomb
violence géomètre obérant l'angle

supérieur droit

— le poids du rocher rouge

sur le libre feuillage et l'air libre
vibrant de la division des touches
comme posées à la volée
selon un éventail visuel en progrès
— où s'ouvrent un ciel
et un chemin légers —

et l'écho de la borne blanche
à l'angle inférieur gauche

— contrepoids assurant le retour —

III

Ni dedans ni dehors
— sans dessin préalable —
la mine de plomb accuse
les taches pastel

— mystère du creux au sein du plan
le vague triangle d'accès à la caverne —

les lignes-mères des rocs érodés
cambrent une embrasure abstraite
égale à l'empan d'un regard de soleil

Château-Noir

I

Demeure à peindre
façade aux yeux vides
— fenêtres ouvertes
sur l'absence du dedans —

contre le reflet uniforme du ciel bleu
la poussée forestière
le spectre de la branche aux doigts crispés —

contre l'ocre de la pierre bâtie
qui confisque l'heure du soleil
le cocon nocturne
assumant le vertige de la terrasse —

le pas tenu
entre l'à-pic qui jouxte une terreur
et le calme chemin vespéral

II

Sur le ciel sourd et plat
les cubes atones — érigés pour demeurer
envers et contre le mont —

accotés à la modulation instable
du végétal irrégulier
posée légère en une improbable tangence
au construit —

où la limite ?
la frontière qui inverse le rapport
à la teneur du monde ?

— aux seuls points peut-être
où la toile reste nue —

III

Étayé sur la brillance aérienne du lavis
le fantôme mouillé de la couleur
transparence de la matière portée au ciel —

la force rare d'un souffle solide —
délicatesse hantée par le fantasque
— concision proche l'opulence

architecture fluide, solaire —
lire l'heure à même la peau des reflets

Sainte-Victoire

I

L'arbre rythmique ordonne le lieu —
dresse pour nous le mont
sur la vallée de l'Arc

décentré — émacié
il cloisonne sans ruptures
la lenteur-rapide de la brosse

minutieuse et fugace
qui éparpille des couleurs minces — délicates
comme prises au vol

— clignement de l'œil matinal
sur le motif
dans la fuite des tons encore tièdes —

II

Blanc de zinc ou blanc du papier —
le blanc rouge la forme
oxyde la matière en pléthore

simple confiance en l'aller instinctif
de la main
qui rythme l'évidement

et à la base —
la touche bleuâtre presque triangulaire
— comme la fondamentale —
déclenche très exactement le cylindre de la cime
— ajustant la présence —

III

Émergence d'un sein bleui
séparé — asymétrique — orphelin ?

mais l'échiquier des touffes vertes
— des touches d'ocre —
l'appel profond d'une vibration violette
ont déjà intériorisé cette résistible ascension

— partageant ombre et lumière
chaud et froid — avant et arrière
en l'attente d'un bleu plus aérien

le paysage est sa propre matrice
il promeut sa pérennité —

IV

Le Souffle ouvre la voie —

sous le frottis léger de l'aquarelle
le devenir-mont de l'air
de la terre et de l'eau —

l'échange égal-inégal des bouffées
dans le lacis végétal —

la vertu du vide
une poussée spirituelle —

V

L'air est solide comme un cauchemar —
la richesse de la matière saisit le temps
fige le lieu —

acharnement tellurique —
la turbulence granuleuse de la couleur
se soumet la bosse éreintée du mont

la manière rude et compacte
— empâtée —
d'un dé-placement sur place

VI

Iceberg de la présence —
ce qui surnage de durée
dans la débâcle du moment

— champ sur champ —
dans la distance colorée
le pari d'une victoire locale —

souveraine liberté du dépassement
une raréfaction
— le vrai lieu —

LE MIRACLE

COLLAGE

*...un beau fruit où mordre
jusqu'à l'amer,
jusqu'à la blessure de la
langue prise aux dents,
jusqu'au goût salé du sang...*

I

Voir

Voir selon l'œil-même
la clarté confuse que nous apportons en naissant —
car cela a commencé avant le commencement

l'œil se réédue au contact du monde
— le voir se fait concentrique —
le point saillant de l'objet colle à la rétine
les bords s'en évasent
et fuient vers l'horizon —

la lumière n'existe pas encore
si ce n'est comme *l'enveloppe* —

les plans colorés se classent par demi-tons
et quarts de ton
dans l'aube de notre regard —

l'artiste précède
— il peint la naissance —

II

Réaliser

Lent — le déchiffrement des choses —
aller chaque jour au motif
— opiniâtrement —

"*réaliser*" — rendre réel
sentir vrai — produire la seule vérité —
assomption de l'instant
dans le désir de durée

l'espace est l'exposant des forces et des formes —
il devient ce fruit éclatant-éclaté
dont tous les morceaux tiennent ensemble —

(la chair, la maturité, le volume, le plein et le plan,
le lié et le délié, la profondeur et la surface —
le fruit c'est le visible
ce qu'il advient par la couleur et la ligne —
solide comme l'art des musées)

comme le pare-brise éclaté-constellé
un miracle qui préserve et *rend* le tout —
(bien que la sensation colorée
demeure la question des questions)

III

Le sens

Le conflit latent
entre couleur et lumière
en appelle au sens —

la sensation non l'anecdote
une épiphanie non une histoire

*"le paysage se pense en moi
et je suis sa conscience"*

quel visage pulvérisé — ici — se rassemble
pour ce monde et pour un autre peut-être ?
qu'est-ce qui — ici — *se tient*
et retient ce que l'on avait cru perdre ?

seul le tableau témoigne
et *"nul ne témoigne pour le témoin"*

*...un beau fruit où mordre
jusqu'à la mort,
jusqu'à la couture de la langue
bien en bouche,
jusqu'au goût du jus mêlé à la
salive...*

LUMIÈRE GRECQUE

AUTOPORTRAITS

I

1858-1861

La jeunesse ne s'aime pas

une tête de bûche
sous la calotte lithique
des cheveux noirs —

et le strabisme sans concession
de deux billes oculaires
soutient durement la question :
pourquoi *me* regarder ?

II

1880-1881

Cette maturité néglige la force mature
et se pose dans l'inachèvement
— légère sous le frottis irrégulier de la brosse —
les couleurs tout juste placées
comme pour rehausser le grain de la toile —

malgré la calvitie qui éclaire le front
la vigueur d'une barbe sans bouche
le regard placide —
elle ne *saurait* s'imposer

III

1898-1900

Ni énergie ni chaleur —
se tenir dans la distance
de soi à soi — de soi au monde
devenir le pur motif de sa lucidité

il a renoncé à être
— à paraître
sous la galette un peu flasque du béret —
ce petit vieux presque quelconque
aux traits tendus et démêlés
dénudés jusqu'à l'os des lignes —

la minceur des touches
l'immatérialité des plans colorés
promeut une sérénité abstraite
— la force de la solitude et de la dignité —

Le garçon au gilet rouge

La petite tête — féminine
malgré la trop grande oreille —
du penseur qui pose sans pensée
— accoudé à la table —

longue et robuste
l'armature fléchie du bras droit
— allongé sur la cuisse —
et la triangulation de l'autre —
l'organisation *d'abord* plastique
de la figure pensive —

et le jeu serein des couleurs claires
accompagne la courbe du corps inscrit —
le frémissement contenu de tous ses possibles —

pourtant la tache verte
— placée sur la tempe droite —
éradique toute idée intime —
la pure visée picturale
rejoint "*l'impersonnalité du type*"

Madame Cézanne

Monter jusqu'à la flaque tranquille du visage
comme si l'on quêtait surtout
l'altitude de la face —
posée sur un vaste corps au repos
comme obéré par une essentielle oisiveté —

un monument de chair
érigé au creux du fauteuil rouge — matriciel —
ou sur le bord d'un fauteuil jaune
— enrobé d'une bure pourpre
éteinte au moment-même de rutiler
— de s'animer —

et l'occupation vacante des mains
— fleurs, éventail ou doigts croisés —
consacre "*l'ineffable confiance de la lassitude*"

Le jardinier Vallier

I

Il pèse de tout son poids terreux
sur la chaise — à peine visible —
présence massive
dans le grand manteau noir qui transit le vif
— le noir manteau non constellé — solide
à force d'empâtements pigmentaires successifs —

sous la casquette à visière
les charbons éteints des yeux —
l'absence d'émotion
sur le fond du vert vivant
qui se reflète au visage —
densité close d'un développement achevé
— en attente du terme —

est-il possible de *bien* finir ?

II

Dans la lumière absolue du Midi
traiter la figure humaine
à égalité avec le monde —

se mouvoir avec une sérénité grecque
dans le jeu limpide des couleurs et des volumes —
interroger en même temps le poids du jour
du corps et l'ombre couvée des choses —

ce clair monument — quasi sans visage propre —
libère la chair de son poids de glèbe
la rend aux fluides matriciels
aux vibrations de l'air et des reflets
dans l'allégresse cosmique du "*passage*" —

III

Autoportrait de l'autre —
le vieillard Vallier a vaincu la mort
— il accepte de vieillir avec l'univers
selon l'usure de la lumière

TABLE DES MATIÈRES

MATRICIELLES	5
BLESSURE / SUTURE	12
PLACE DES CHOSES	17
CHASSE SAUVAGE DU VENT D'ÉTÉ	22
LE LIEU ET LE MOMENT	32
LE MIRACLE	44
LUMIÈRE GRECQUE	47

Revue d'art et de littérature, musique

Hors série

© Serge Meitinger